COLOMBAT (Bernard). – *La Grammaire latine en France à la Renaissance et à l'Âge classique. Théories et pédagogie*

Grenoble : ELLUG, 1999. – 728 p.

André Chervel

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/856>

DOI : [10.4000/histoire-education.856](https://doi.org/10.4000/histoire-education.856)

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 136-143

ISBN : 2-7342-0868-7

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

André Chervel, « COLOMBAT (Bernard). – *La Grammaire latine en France à la Renaissance et à l'Âge classique. Théories et pédagogie* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 89 | 2001, mis en ligne le 14 janvier 2009, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/856> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.856>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

© Tous droits réservés

COLOMBAT (Bernard). – *La Grammaire latine en France à la Renaissance et à l'Âge classique. Théories et pédagogie*

Grenoble : ELLUG, 1999. – 728 p.

André Chervel

RÉFÉRENCE

COLOMBAT (Bernard). – *La Grammaire latine en France à la Renaissance et à l'Âge classique. Théories et pédagogie*. – Grenoble : ELLUG, 1999. – 728 p.

- 1 Après sa thèse de 1991 consacrée aux « figures de construction dans la syntaxe latine (1500-1780) »¹, Bernard Colombat nous offre aujourd'hui une vaste synthèse historique sur l'évolution de la grammaire latine en France à l'époque moderne. L'auteur inscrit son propos à l'intérieur du cadre théorique élaboré depuis une vingtaine d'années par la Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage (SHESL) ; et l'étude de l'évolution de la théorie grammaticale en reçoit un éclairage nouveau. Une grammaire n'est pas, comme on serait naturellement tenté de le croire, l'image d'une langue, c'est tout au plus un outil pour se saisir conceptuellement de l'idiome considéré, ou un outil pour l'enseigner : car une grammaire peut être théorie ou pédagogie (et, bien souvent, l'une et l'autre), et B. Colombat s'efforce de tenir la balance égale entre ces deux orientations. De plus, la grammaire du latin a joué un rôle historique mondial tout à fait éminent puisque c'est à elle qu'il a incombé de servir de modèle à l'élaboration de la majeure partie des grammaires des langues du monde : on rejoint ici la fameuse *Révolution technologique* (puisqu'il s'agit d'outils) *de la grammatisation* (Sylvain Auroux, 1994). Enfin, et en conséquence, l'histoire de la grammaire (latine), c'est celle d'un outil dont les tâches se sont modifiées au cours des trois siècles considérés, en particulier du

fait de la « grammatisation » des langues vernaculaires (et de l'évolution de leurs grammaires propres) : la grammaire du latin en France s'est transformée au cours des siècles parce qu'elle a de plus en plus tenu compte de la langue française. Voilà nettement posé le principe moteur de cette histoire.

- 2 Le choix du point de départ se justifie aisément. Avant la Renaissance, il y a certes une grammaire latine en France (et l'auteur utilise abondamment ce matériau originel), mais elle n'a rien de « français ». La didactique du latin au Moyen Âge est fondamentalement européenne, et s'exprime, bien sûr, en latin. C'est seulement au XVI^e siècle que commence à se détacher dans la tradition grammaticale un rameau spécifiquement français, même s'il continue longtemps à utiliser le latin. Le *terminus ad quem*, en revanche, pourra susciter des frustrations chez ceux qui auraient souhaité voir prolonger jusqu'au XX^e siècle l'exposé d'une analyse aussi pertinente et d'une information aussi maîtrisée. Et, de fait, toute une partie de l'appareil grammatical de nos études latines d'il y a dix ans, ou cinquante ans, reste en dehors du champ d'observation, même si l'auteur mentionne à plusieurs reprises la suite de l'histoire. Le point final de ce travail est en effet, outre les articles grammaticaux de Beauzée (des années 1780), les *Éléments de la grammaire latine* de Lhomond (1779), dont B. Colombat s'attache à montrer qu'elle est la première grammaire latine « moderne » puisqu'elle « est déjà grandement adaptée à son utilisateur francophone » (p. 563). Parmi une multitude de confirmations de cette position qu'offrent les manuels du XIX^e siècle, citons seulement la préface de la *Grammaire latine* de Salomon Reinach (1886) : « Nous sommes tous, plus ou moins, les élèves de Lhomond ».
- 3 Présenter les grands traits de l'histoire d'une tradition grammaticale oblige à pratiquer une sélection dans l'énorme corpus théorique (et didactique) que nous livrent les bibliothèques. Rappelons à ce sujet les quelque 3000 titres de manuels de latin relevés pour les XIX^e et XX^e siècles dans la banque Emmanuelle². Si l'on prend en considération l'intérêt quasi exclusif du collège d'Ancien Régime pour le latin, on admettra que c'est par centaines qu'il faut compter les ouvrages publiés sur ce sujet avant la Révolution ; et l'on attend la bibliographie des grammaires latines du XVII^e siècle qu'annonce Carole Gascard³. Dans une tradition aussi longue et aussi riche, il n'était pas pensable de viser à l'exhaustivité. B. Colombat s'est appuyé sur un nombre limité d'ouvrages, depuis le vieux Donat (IV^e siècle) et quelques humanistes italiens du XV^e siècle (Alde Manuce, Lorenzo Valla) jusqu'à Dumarsais, Tricot, Beauzée et Lhomond : au total quelques dizaines de manuels et de traités qu'il a soigneusement triés, ce qui n'a pas manqué de lui poser de nombreux problèmes d'influences, d'imitation, de plagiat, et même de copiage pur et simple, où l'auteur s'est attaché à découvrir les véritables novateurs, sans négliger pour autant les pensées fortes qui n'ont pas été pour autant fertiles.
- 4 Notons au passage que l'abondance de la production grammaticale aux différentes époques a amené les chercheurs en histoire de la linguistique à identifier les principaux jalons de l'évolution ; et c'est le même Bernard Colombat qui (assisté d'Élisabeth Lazcano) a récemment dirigé, et mené à son terme, l'élaboration d'un *Corpus représentatif* (pour toutes les époques et tous les pays) *des grammaires et des traditions linguistiques*⁴. La méthodologie est aujourd'hui au point : et elle ne manquera pas, on l'espère, de se substituer peu à peu (et dans toutes les disciplines scolaires) au procédé un peu fruste, mais largement pratiqué jusqu'ici, qui consiste à ne retenir dans une analyse historique que les ouvrages qui vous sont par hasard tombés sous la main.

- 5 De Donat à Lhomond, l'histoire de la grammaire latine connaît bien autre chose qu'une simple « évolution ». Les bouleversements successifs des présupposés théoriques (le dernier en date étant ici la naissance de la « grammaire générale »), la transformation de la langue latine réellement pratiquée (du latin tardif au latin médiéval, puis au latin des humanistes qui replonge ses racines dans l'Antiquité, enfin au latin des professeurs, lui-même critiqué par les puristes), les différentes innovations pédagogiques (depuis l'ambiance latine du départ, jusqu'à la « méthode du thème » et, plus tard, à la « méthode de la version », en passant par les « interlinéaires »), l'évolution concomitante de la langue et de la grammaire françaises, tout se combine pour faire de cette histoire une succession de tableaux plus ou moins hétérogènes, et constituant pourtant une solide tradition où la nouveauté peine constamment à s'extraire de la routine. Le titre même de l'ouvrage reflète cette série de mutations où, à chaque époque, les problèmes donnent l'impression de se poser dans des termes différents de ceux qu'a connus l'époque précédente. Impossible, donc, de résumer l'ensemble de ce travail en suivant la progression de l'analyse, sauf à entrer dans tous les arcanes de la langue latine ou dans les multiples rééditions du Despautère, et à aligner sèchement des successions de concepts, de procédures, de difficultés théoriques et de solutions provisoires. B. Colombat a, comme il convenait, étudié successivement les parties du discours, les « accidents » (on dirait aujourd'hui les « catégories grammaticales », objet de la morphologie), et la syntaxe : on s'attachera ici, pour dégager devant des non-spécialistes (et des non-latinistes) l'intérêt de ce travail, à en présenter les résultats les plus notables.
- 6 Premier problème, le verbe latin. Tout ancien élève des sections classiques se souvient de son apprentissage des paradigmes verbaux, des temps principaux, des quatre conjugaisons, ainsi que des nombreuses exceptions que cette minutieuse réglementation du verbe n'a jamais été capable d'intégrer. Les tableaux de la morphologie verbale font, pour nous, partie intégrante de toute grammaire à usage scolaire. Et pourtant, montre l'auteur, leur usage a mis des siècles à se substituer sous une forme claire et exhaustive (ou presque) à ces développements lourds et complexes sur la formation des temps et sur la formation des « prétérits et des supins » qu'affectionne la grammaire ancienne. Le modèle morphologique achevé de nos manuels du ^{xx}e siècle, fondé sur les tableaux de paradigmes et accompagné de très brèves indications sur la formation des temps, s'installe définitivement avec Lhomond en 1779 (p. 349). Rappelons cependant que ce type de datation, dans la méthode sélective adoptée par B. Colombat, laisse la place à des observations plus nuancées qui tiendraient compte de l'ensemble des manuels négligés ici par l'auteur. Ainsi, la *Petite grammaire latine à l'usage des élèves de l'Ecole militaire* de Chompré et Monchablon, parue l'année précédente, semble, de ce point de vue, également très moderne. Lhomond est également sinon le premier, du moins le second (après Goulier, dont la *Grammaire latine* paraît en 1773), à avoir dédoublé le « nom » en substantif (auquel il réserve désormais l'appellation de « nom ») et adjectif (pp. 183, 193-206) ; à ces deux titres (auxquels s'ajoutent quelques autres), il mérite bien d'être considéré comme le premier moderne en matière de grammaire latine.
- 7 Même périodisation pour la mise au point de nos quatre conjugaisons (comprenant la « troisième mixte », celle de *capio, capere*). Très ancienne est la fixation de la série principale (*amo, amare* ; *moneo, monere* ; *lego, legere* ; *audio, audire*) : mais l'impasse est longtemps totale sur le type « mixte » de *capio, capere* (à mi-chemin entre la troisième

et la quatrième), qui fait, par exemple chez Port-Royal, l'objet d'une simple note. C'est au XVIII^e siècle que le paradigme de *cipio* (*facio, cupio*, etc.) est reconnu comme un modèle à part entière, même s'il n'est installé qu'en appendice de la troisième conjugaison (pp. 349-355). Resterait à s'interroger (ce que ne fait pas ici Colombat, sans doute faute d'une documentation plus explicite) sur les motivations qui amènent les grammairiens à introduire un nouveau paradigme. Comme pour l'observation précédente (l'adoption du système didactique des tableaux), on est probablement ramené à des explications fondées sur l'éloignement progressif entre la culture française de l'Ancien Régime et la pratique du latin : il faut désormais expliciter tout ce qui pouvait rester implicite jusque-là, visualiser les paradigmes pour en faciliter l'acquisition et tenir compte sans doute d'une moindre sensibilité des élèves à la longueur des voyelles latines (considération décisive en matière de paradigmes verbaux).

- 8 L'un des aspects les plus connus de la langue latine est cette structure que nous appelons aujourd'hui la « proposition infinitive » : *Credo Deum esse sanctum*, je crois que Dieu est saint (cf. pp. 513-532). Comment en est-on venu à ce concept et à la construction théorique sur laquelle il se fonde ? Le travail historique de la création du concept qui prévaut aujourd'hui s'est opéré à deux niveaux : la théorie et la pédagogie. À l'origine, la tournure porte le nom d'*accusativus cum infinitivo* (l'accusatif avec l'infinitif). Dans la théorie grammaticale ancienne, c'est le verbe qui est au centre de la proposition, c'est donc de lui que part l'analyse. Dans la structure qui nous intéresse ici, l'infinitif « exige » un accusatif à sa gauche, alors que d'habitude le verbe exige dans cette position un nominatif. Qu'on n'accuse pas d'incohérence cette grammaire qui réduit à des positions (à droite, à gauche) les problèmes d'accord (ou de « congruence »), et qui semble ainsi faire peu de cas de l'extrême mobilité des constituants de l'énoncé en latin (le sujet est, comme on sait, aussi souvent à droite du verbe qu'à sa gauche). La même théorie fait en effet, dans un second temps, appel aux « figures » (étudiées précisément par B. Colombat dans sa thèse de 1991) pour résoudre tous les problèmes résultant d'une modification de l'ordre des mots (en l'occurrence, la figure sera l'inversion, ou transposition, ou « hyperbate »). C'est avec la *Nouvelle méthode pour apprendre facilement la langue latine* de Port-Royal (1644) qu'est soulignée pour la première fois l'indépendance du groupe « accusatif avec l'infinitif » ; et cette indépendance est la forme prémonitoire de la future « proposition infinitive ». La *Grammaire générale* d'Arnault et Lancelot (1660) risque même (au conditionnel) l'appellation de « proposition » pour le groupe de mots. Mais cette construction théorique apparaît trop tôt pour intéresser la grammaire scolaire du latin, qui a d'autres problèmes à résoudre.
- 9 Reprenons le fil de l'histoire, mais sur le plan de la pédagogie maintenant : comment, avec des enfants qui disent « je crois que... », traiter ce problème concret d'apprentissage ? À l'origine (le Moyen Âge), le problème ne se pose pas vraiment, car le latin de l'époque ne répugne nullement à utiliser un calque de la construction française (quelque chose comme *Credo quod Deus est sanctus*, qu'on trouve jusque dans Érasme). C'est à partir du XVI^e siècle, quand le latin cicéronien revient en force avec les humanistes, que les choses se compliquent. Pour obtenir des résultats, il faut partir du concret : supprimer le *que*, mettre le verbe à l'infinitif, et son sujet (on dit plutôt à l'époque son « nominatif », ce qui ne manque pas de créer une incohérence) à l'accusatif. Première attestation du « retranchement » du *que* dans *Le Manuel des*

grammairiens de Nicolas Mercier (1657), et de la règle du « que retranché » dans les *Nouveaux principes* du jésuite Saugé (1689). Elle s'installe solidement au XVIII^e siècle, en dépit des sarcasmes des théoriciens Dumarsais et Beauzée ; et les *Éléments de la grammaire latine* de Lhomond, qui seront constamment réédités au XIX^e siècle, font d'elle l'un des mythes de la grammaire latine scolaire. Mais l'exemple des *Éléments de la grammaire française* du même Lhomond (1780) incite ici à la prudence : les centaines de rééditions qu'ils ont connues au XIX^e siècle n'ont pas manqué d'intégrer une partie du renouvellement théorique qui s'opérait à l'époque. Il en est probablement allé de même de son rudiment latin : une étude précise de l'histoire de ces deux manuels s'impose. Resterait, mais nous sortons des limites chronologiques que s'est fixées Bernard Colombat, à voir dans quelles conditions ce « truc » de traducteur qu'est le *que retranché* cède la place (au XIX^e siècle) à une conception de facture plus « syntaxique », celle de la « proposition infinitive », elle-même intégrée à un ensemble de propositions « subordonnées ».

- 10 Réduire l'analyse de cet ouvrage, comme on l'a fait ci-dessus, aux problèmes qui ont trouvé une solution nouvelle et originale dans notre grammaire latine moderne, c'est rendre insuffisamment justice à une étude qui ne s'est nullement fixé un pareil objectif. L'histoire des concepts grammaticaux à l'époque moderne déborde largement ce cadre trop étroit. On en prendra trois exemples, en phonétique, en morphologie et en syntaxe. Premier exemple, la notion de *crément* (pp. 246-254), qui est encore utilisée jusque vers 1880 dans les manuels de vers latins, et qui a totalement disparu ensuite. Créée au début du XIII^e siècle, elle désigne l'accroissement de quantité (la brève devient longue) que subit l'avant-dernière voyelle du mot dans certaines formes déclinées ou conjuguées. Elle répond alors à un besoin pédagogique précis : la nécessité, dans la lecture du latin, de distinguer les longues et les brèves pour faire porter à bon escient l'accent sur la pénultième (l'avant-dernière syllabe) ou sur l'antépénultième (celle qui la précède). Plus tard, la même notion, dûment modifiée selon les nouveaux besoins, est réutilisée en poétique latine. C'est donc aux exigences du vers latin qu'elle doit sa survie tardive ; et c'est la disparition de cet exercice, combinée avec les progrès de la grammaire historique de la fin du XIX^e siècle, qui l'écarte définitivement des manuels.
- 11 Un problème de déclinaison, maintenant, le plus irritant sans doute de la grammaire latine car il n'a jamais trouvé de solution simple : comment enseigner la désinence (en -um, ou en -ium) des génitifs pluriels de la troisième déclinaison (*civis*, *consul*, *canis*, *mons*, etc.) ? B. Colombat montre (pp. 311-323, et annexe 1, pp. 567-601) comment, de l'Antiquité jusqu'à Lhomond, la présentation pédagogique de la question est restée hésitante, et peu satisfaisante, puisque l'on ne peut énoncer la moindre règle sans être contraint de donner immédiatement une liste d'exceptions (ainsi, la règle qui vaut pour *civis-civis* est inutilisable pour *canis-canis*). La grammaire plus récente a, après Lhomond, majoré l'opposition entre les parisyllabiques (ceux qui ont le même nombre de syllabes au nominatif et au génitif singulier, et forment leur génitif pluriel en -ium) et les imparisyllabiques (génitif pluriel en -um), quitte à enseigner les critères qui permettent de déceler les « faux imparisyllabiques » (et les « faux parisyllabiques », expression qui n'a pas prévalu). Mais la distinction entre ces deux types n'est pas, elle, une création récente, puisqu'elle date au moins de Priscien (VI^e siècle) : simplement, elle n'avait jamais servi de cadre général pour la présentation du problème. Ici encore, l'innovation grammaticale postérieure à Lhomond a consisté non à créer, mais à aménager les catégories anciennes pour leur donner une forme plus tranchée et plus nette.

- 12 On terminera par l'ablatif absolu (pp. 533-554). L'expression remonte à Albéric de Moncassin (XI^e siècle), elle est admise ensuite par la grande majorité des grammairiens, et reste en vigueur aujourd'hui. Mais l'impression de solidité et de stabilité que donne cette constatation sommaire ne résiste pas à l'analyse historique. L'ablatif absolu a bien failli disparaître sous les coups de l'explication par l'ellipse (dont l'auteur a montré, dans sa thèse, qu'elle est en bonne partie imputable au grammairien espagnol Sanchez – Sanctius) : *te duce* (sous ta direction, sous ta conduite), c'est, en réalité, *sub te duce*, car tout ablatif exige une préposition à sa gauche. Deux traditions s'affrontent sur ce point depuis la fin du XVI^e siècle ; et si l'ablatif absolu l'emporte finalement, c'est sans doute parce que l'abus de l'ellipse finira par provoquer une réaction dont l'histoire de la grammaire scolaire (du français) offre de nombreux témoignages.
- 13 Il est un point sur lequel l'histoire de l'enseignement classique français attendait des éclaircissements d'un historien de la grammaire latine : qu'appelle-t-on exactement « rudiment » et « méthode » dans la tradition scolaire, et quelles sont les limites précises de ces deux types de manuels (cf. Lancelot, ou Tricot, qui rédigent l'une et l'autre formules), dont l'utilisation était propre à certaines classes dans le cursus scolaire, le premier étant d'ailleurs souvent abandonné au curé du village qui préparait le jeune garçon pour le collège lointain. Des analyses menées par l'auteur (pp. 77-81, 109-112) sur les principaux ouvrages portant ces deux titres, il ressort que les limites données au « rudiment » ont été fluctuantes. Il comporte évidemment les tableaux de déclinaison et de conjugaison (qu'on retrouve d'ailleurs souvent dans les « méthodes », du niveau supérieur), et les éléments essentiels de la syntaxe (d'accord et de régime) ; mais certains (Vallard, 1735) vont jusqu'à la « construction des phrases latines », ou (Bistac, 1757) la présentation du « que retranché », qui relèvent plutôt de la « méthode ». Il faut dire que la mise au point progressive d'une opposition nette entre « grammaire élémentaire » et « grammaire supérieure » est longtemps gênée par un troisième type de manuels (qui disparaîtra, lui, au XIX^e siècle), les traités des « particules » (pp. 81-93).
- 14 L'ouvrage de Bernard Colombat comble une lacune importante dans l'histoire de la linguistique, d'une part, et des disciplines classiques, de l'autre. Tous les points de la morphologie et de la syntaxe du latin n'ont sans doute pas été abordés ; nous n'avons rien trouvé par exemple sur la question (tout à fait mineure) des neutres de la quatrième déclinaison (*genu, cornu*), qui se déclinent dans nos grammaires modernes, après avoir été longtemps traités comme des invariables (au singulier). On imagine volontiers que le traitement systématique de ces cas particuliers aurait, sans grande utilité, allongé un ouvrage où l'auteur, comme d'ailleurs dans la sélection des sources, s'est attaché à l'essentiel. Le traitement des données est, en revanche, d'une érudition qui, une fois lancée, ne nous fait grâce de rien. Ouvrage austère donc, mais écrit dans une langue alerte, qui bien souvent aide le lecteur à reprendre son souffle. Ouvrage majeur, dont on espère que, un peu comme la thèse de Jean-Claude Chevalier sur *l'Histoire de la syntaxe*, il y a trente ans, il sera suivi, dans la collection *Que sais-je* par exemple, d'une petite histoire de la grammaire (latine, cette fois-ci) prolongée jusqu'à nous.

NOTES

1. Cf. le compte rendu de Dolorès Pralon-Julia dans le n° 65 d'*Histoire de l'éducation*.
2. Cf. le tome 3 des *Manuels scolaires en France de 1789 à nos jours*, sous la direction d'Alain Choppin.
3. Cf. « Les commentateurs de Despautère : présentation d'une bibliographie des manuels de grammaire latine au xviii^e siècle », in *Les Humanités classiques*, numéro spécial d'*Histoire de l'éducation*, mai 1997, pp. 215-234.
4. Deux volumes hors-série de la revue *Histoire, épistémologie, langage*, 1998-2000.